Titre : **QUARTIER-MAITRE CANONNIER CARIOU SURVIVANT DE L'AMIRAL CHARNER**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Généalogies, biographies**
Auteur :	Origine : **Document personnel**
Référence : **L'ILLUSTRATION** **13, rue Saint-Georges** **PARIS** **11 mars 1916**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date **Juin 2010**

Ancestramil

Le 5 mars 1916, est arrivé à Toulon l'unique survivant du croiseur « Amiral Charner », orpillé en Méditerranée le 8 février.
Il est né à Quimperlé et est âgé d'une trentaine d'années. Sur un radeau, sans vivres pendant cinq jours, avec quelques camarades, il a vu ceux-ci partir à la mer un à un, gagnés par la folie. Il a lutté de toutes ses forces pour résister à la contagion, tout seul pendant les deux derniers jours et les trois dernières nuits.

LE RECIT DE SON AVENTURE

Le mardi matin 8 février, nous étions dans les parages de Beyrouth, environ 10 à 15 milles au large. Je me trouvais sur le pont arrière. Il faisait assez beau temps, pas très froid, très peu de vent. Ayant entendu un bruit sourd avec un fort tremblement du bateau, on a eu tout de suite l'impression que c'était une torpille, parce que la veille au soir, en appareillant de l'île de Rouad, on avait signalé un sous-marin. Le bateau à piqué du nez un petit peu, et puis il a chaviré presqu'aussitôt. C'est alors que j'ai voulu retirer ma vareuse. Je n'ai pas eu le temps, j'ai été projeté sur les rambardes et j'ai coulé avec.

Quand je suis remonté à la surface, je me suis trouvé à côté d'une petite épave, une cage à poules démolie, et je suis resté là-dessus pendant une heure environ. Et puis j'ai vu passer un radeau pas trop éloigné de moi. Il y avait déjà 5 ou 6 bonhommes là-dessus. Comme il y avait du monde qui s'approchait, on a été forcé d'aller à la nage chercher des bouts de planches pour renforcer le radeau.
A ce moment il était 8 h1/2, 9 heures moins le quart ; nous étions au complet à 14, ni vivres, ni eau.
La première journée a été calme, assez belle ; le radeau étant trop chargé nous étions complètement immergés. Dans la nuit, vers les 10 heures, un quartier-maître est devenu fou. Il voulait qu'on aile lui chercher à boire. Il allait d'un bout à l'autre du radeau qu'il a fait chavirer. Nous nous sommes retrouvés à 9. Le deuxième jour, il y a eu un fort orage, avec grand vent d'Est qui nous éloignait de terre, et de la pluie, un temps sombre qui nous cachait la côte. On était obligé de se cramponner au radeau pour rester dessus. Tout de même je me sentais mieux que la veille. On avait été obligé de travailler dans l'eau pour arranger le radeau et puis j'avais bu beaucoup d'eau salée en coulant ; je l'avais rendue pendant la nuit.

A la fin du deuxième jour, 3 sont morts presque en même temps, tous de la même façon : ils devenaient fous, et ils partaient d'eux-mêmes à la mer. Il y avait un maître qui voulait du tabac à toute force. Dans la nuit, nous n'étions plus que 3 : un quartier-maître infirmier qui a souffert de grands maux de ventre et un matelot, un jeune qui ne pouvait plus parler.

Pendant le troisième jour, le temps a été assez beau. Vers les 10 heures le quartier-maître infirmier est devenu fou, il croyait voir des torpilleurs de partout quand il regardait l'horizon. Il voulait que je l'envoie à terre manger dans un restaurant. Vers 5 heures de l'après-midi il s'est jeté à l'eau. Il ne restait plus que le matelot. Vers les 11 heures, minuit, lui aussi il est parti à l'eau, je ne me suis pas rendu compte comment.

Alors je suis resté seul deux jours et trois nuits. J'ai surtout souffert de la soif et du froid. Je me rinçais la bouche avec de l'eau de mer ; au bout de cinq minutes j'avais plus soif qu'avant. J'ai coupé le bout de mon petit doigt avec un couteau que j'avais trouvé sur le radeau et j'ai sucé le sang. Ca ne passait pas. Ca restait dans la gorge, et il fallait le recracher. J'ai essayé

d’ouvrir une veine au bras gauche, mais je l’ai seulement mise à nu. Et puis deux, j’ai bu de l’urine, mais c’était trop salé.

Le quatrième jour, au matin, j’ai vu un chalutier et j’ai fait des signaux par les moyens que j’avais, un aviron et mon caleçon au bout. -la mer était grosse, et il ne m’a pas vu-. J’ai passé la journée à me cramponner sur le radeau. Pendant la nuit, le vent a été très calme. C’est le froid qui me travaillait le plus ; j’étais obligé de me tremper dans l’eau pour avoir plus chaud.

La dernière journée, le samedi, la mer était calme, pas trop de vent. J’étais complètement découragé, je me disais que mon tour allait venir d’aller à l’eau comme les autres et je me demandais s’il ne valait pas mieux en finir. C’est la pensée de ma famille qui m’a retenu. Je me suis assoupi, je ne sais pas combien de temps ; quand je suis revenu à moi, le courage était revenu.
Vers les 7 heures du matin, le dimanche, j’ai aperçu le chalutier, je me suis dressé en faisant des signaux, pas plus de cinq minutes ; je n’en pouvais plus. Quand le chalutier a compris que ce n’était pas un périscope, il a hissé l’ « aperçu » et il a mis une baleinière à l’eau pour venir me prendre. J’étais bien content, mais aussi calme que je suis maintenant ; seulement je pouvais à peine parler. A bord, on m’a donné du thé, du rhum, du lait et on m’a couché ; seulement je n’ai pas pu dormir pendant quatre jours.
Maintenant je suis bien et j’espère qu’on ne me gardera pas longtemps à l’hôpital. Je serai heureux de me retrouver dans ma maison à Clohars-Carnoët. A 500 mètres de chez nous, il y avait un jeune homme, un rescapé du *Léon-Gambetta*, embarqué avec moi sur le *Charner*, c’était sa destinée à celui-là de ne pas revenir.

Joseph **CARIOU**

****

Ancestrim